

DU MÊME AUTEUR
CHEZ ODILE JACOB

Le Sel de la vie, 2012.

Une pensée en mouvement, 2009.

De la violence II, 2005.

De la violence I, 2005.

Corps et Affects (sous la dir. de, avec Margarita Xanthakou),
2004.

Contraception : contrainte ou liberté ? (sous la dir. de, avec
Étienne-Émile Baulieu et Henri Leridon), 1999.

Masculin/Féminin. La pensée de la différence, 1996.

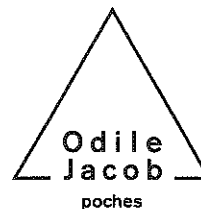
De l'inceste, 1994.

Les Deux Sœurs et leur mère, 1994.

FRANÇOISE HÉRITIER

MASCULIN/FÉMININ II

DISSOUDRE LA HIÉRARCHIE



INTRODUCTION

LE VIVANT FÉMININ

J'ai publié en 1996 aux Éditions Odile Jacob *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*. Il s'agissait moins d'établir un constat sociologique de la situation dominée des femmes dans le monde, brutalement et absolument dans certaines parties, de façon plus masquée dans d'autres comme le monde occidental contemporain, que de réfléchir, en anthropologue que je suis, sur la *pensée de la différence*, c'est-à-dire la manière dont la différence des sexes, qui ne comporte dans l'absolu rien de hiérarchique, a été pensée dans les diverses sociétés du monde depuis les origines des temps, en mettant à la recherche des conditions nécessaires et constantes qui ont amené les hommes à conceptualiser et à traduire en tout lieu cette simple différence en hiérarchie, toujours orientée dans le même sens. Je vais revenir sur l'ensemble des mécanismes que j'ai alors mis en lumière. Mais il me restait deux grandes insatisfactions.

Insatisfactions

La première tenait au fait que dans l'argumentation régressive, de proche en proche, qui était la mienne, la source ultime de cette hiérarchie dans la représentation de la différence, fondée sur l'observation de caractères objectifs et concrets des productions des corps, se trouvait dans le fait que les femmes perdent leur sang sans pouvoir l'empêcher, alors que les hommes perdent le leur volontairement (ou accidentellement) dans des opérations consenties. Mais cela supposait, toute réflexion faite, qu'existât déjà dans les esprits une symbolique de hiérarchisation où le caractère « actif » était supérieur en valeur au caractère « passif », subi. Or cette opération de valorisation symbolique hiérarchisée ne peut être normalement que l'effet de l'observation de la différence sexuée et non un préalable à cette observation, laquelle est en effet à l'origine des catégorisations binaires, tant abstraites que concrètes qui nous servent à penser. Cependant, pour expliquer cette valorisation hiérarchisée, je situais concrètement la domination dans les corps et non plus seulement en esprit, spécifiquement dans la fécondité féminine, pour la raison qu'il avait fallu aux hommes une appropriation individuelle claire et durable de cette faculté qui est l'apanage du féminin, accomplie juridiquement par ces transactions entre hommes que sont les lois de l'échange matrimonial et du mariage. Appropriation qui entérine d'un seul coup pour les femmes la perte de la liberté. Mais ne fallait-il pas aller encore plus loin ?

La deuxième insatisfaction tenait au fait que le tableau d'ensemble, où de mêmes causes produisent de

mêmes effets dans la totalité du monde habité, historique mais aussi, comme on peut le supposer, actuel, que ce tableau d'ensemble donc offrait une structure terriblement contraignante dont il semblait difficile de pouvoir s'échapper. On m'en fit reproche. Je posai alors moi-même la question de savoir où se trouvait le levier assez fort qui permettrait, non pas d'inverser la hiérarchie actuelle, ce qui n'aurait aucun sens, mais d'aboutir progressivement à l'égalité non seulement dans la pratique, mais aussi et surtout dans les esprits.

J'ai donc continué à réfléchir sur cette question et, je l'espère, progressé. Ce livre qui est en quelque sorte un tome II, a comme sous-titre *Dissoudre la hiérarchie*. Je souhaitais l'intituler *Solutions de la hiérarchie* en raison de la multiplicité de sens du mot « solution » : résolution d'un problème, dissolution d'un obstacle et aussi, dans l'expression « solution de continuité », coupure définitive et irréparable, mais il semble que cette richesse ne pouvait pas être entendue directement par le lecteur. *Dissoudre la hiérarchie* est, de ce point de vue, un titre plus efficace en ce qu'il sonne comme un programme. Si *La pensée de la différence* établissait un constat, *Dissoudre la hiérarchie* indique les enjeux des temps actuels et à venir.

Pour quelles raisons l'humanité en son entier a-t-elle développé des systèmes de pensée valorisant le masculin et dévalorisant le féminin, et traduit ces systèmes de pensée en actions et en situations de fait ? Pourquoi la situation des femmes est-elle mineure, ou dévalorisée, ou contrainte, et cela de façon que l'on peut dire universelle, alors même que le sexe féminin est l'une des deux formes que revêtent l'humanité et le vivant sexué et que, de ce fait, son « infériorité sociale » n'est pas une donnée biologiquement fondée ? On observe évi-

demment bien des variations ; la situation des femmes et la représentation sociale qui est faite d'elles ne sont pas identiques si l'on compare les Kua du Kalahari avec les Himba de Namibie¹, ou si l'on s'avise de comparer Touareg et Han de Chine. Certains peuples, comme les Kua ou les Touareg, présentent des systèmes de complémentarité dénués apparemment de hiérarchie et de contrainte, même si la suprématie masculine se voit, chez les uns, dans la répartition valorisée des tâches ou, chez les autres, dans l'impossibilité pour les femmes de s'affranchir d'un statut qui en fait les dépositaires de l'honneur des hommes.

Une essentielle faiblesse féminine ?

Une raison généralement avancée tient à la vulnérabilité du corps féminin pendant la grossesse, l'allaitement et le portage des enfants. Il s'agit là d'une explication dont il faut certes tenir compte, mais qui n'est pas suffisante et encore moins unique : il n'y a pas de relation de cause à effet entre cette fragilité en des moments particuliers et la mise en dépendance du sexe féminin en son entier par rapport au sexe masculin, dans tous les âges de la vie et ce, quelles que soient ou pourraient être les activités et les compétences des individus. Si elle appelle la protection, la fragilité n'implique pas *ipso facto* la sujétion.

Après cette explication naturaliste et fonctionnaliste, récusons deux autres raisonnements qui ont largement cours. L'illusion essentialiste tout d'abord : il y aurait une nature, une « essence » féminine dont les imperfections justifieraient la soumission du genre féminin en tout point. Nous remplaçons cette explica-

tion illusoire et tenace par l'idée de la manipulation symbolique des données concrètes et visibles afin de construire le réel comme nous voulons le voir. Le second raisonnement explique la domination par la violence, la seule force de la contrainte physique. Cette explication pense se renforcer par la croyance en l'existence d'un temps historique où les femmes auraient eu le pouvoir (matriarcat primitif), pouvoir dont elles auraient été destituées par la force et souvent en raison de leur incompétence. Or il s'agit de mythes qui expliquent ce que l'on observe en faisant appel à un état antérieur qu'il a fallu renverser pour que l'état actuel existe. Historiquement et non plus mythiquement, il y a bien eu des périodes où la fécondité féminine était révéree à l'exclusion de tout autre déterminant du féminin, mais cela n'impliquait ni l'égalité des statuts ni *a fortiori* leur inversion. Mettre la mère à la place de la femme revient à assigner à celle-ci une seule fonction qui oblitère la personne en elle.

Ces trois explications sont souvent associées : ce serait l'imperfection de la nature féminine, dont la faiblesse organique est un des éléments, qui serait cause à la fois de l'échec du matriarcat et de la violence exercée par les hommes pour contrôler cette imperfection. Et cela en dépit des contradictions internes qu'il est possible d'y déceler. En effet, si les femmes sont, de par leur nature essentielle, faibles et imparfaites, on ne voit pas comment la violence a pu être nécessaire de la part des hommes pour les destituer d'un pouvoir qu'elles auraient détenu et pour les asservir, d'autant qu'il est alors hautement improbable que ces faiblesses essentielles leur aient jamais permis d'acquérir un statut dominant. La combinaison des trois explications porte en germe l'inanité de chacune.

Une vision très archaïque

L'inégalité n'est pas un effet de la nature. Elle a été mise en place par la symbolisation dès les temps originaux de l'espèce humaine à partir de l'observation et de l'interprétation des faits biologiques notables. Cette symbolisation est fondatrice de l'ordre social et des clivages mentaux qui sont toujours présents, même dans les sociétés occidentales les plus développées. C'est une vision très archaïque, qui n'est pas inaltérable pour autant ; très archaïque puisqu'elle dépend d'un travail de la pensée réalisé par nos lointains ancêtres au cours du processus d'homínisation à partir des données que leur fournissait leur seul moyen d'observation : les sens. Car les représentations ont la vie dure, et de plus elles fonctionnent dans nos pensées sans que nous ayons besoin de les convoquer et d'y réfléchir. Nous les recevons en partage dès notre enfance et les transmettons de la même manière. Sont-elles pour autant indéracinables ? Non. Les données du réel ont changé parce que les moyens de l'observation ont, certes assez récemment, changé. Les gamètes sont apparus sous le microscope à la fin du XVIII^e siècle, les gènes durant ces dernières décennies. Ce sont, nous le verrons, des connaissances fondamentales pour le changement actuel et à venir des rapports symboliques du masculin et du féminin. À condition de prendre conscience des raisons pour lesquelles ces nouvelles façons de concevoir l'humain ont un rapport avec la relation de dépendance au cœur du couple masculin/féminin. À condition aussi de comprendre comment elles peuvent servir à dénouer le rapport traditionnel de ce couple, en met-

tant en avant le double apport des cellules procréatrices. À condition enfin de lutter individuellement et collectivement contre les privilèges d'une pensée acquise à partir des observations faites par nos lointains ancêtres et répétées depuis.

Ces observations étaient fondées sur ce qui leur était loisible d'observer avec leurs sens, dans leur milieu proche. La pensée naissante, pendant les millénaires de la formation de l'espèce *Homo sapiens*, prend son essor sur ces observations et sur la nécessité de leur donner du sens, à partir de la première opération qui consiste à appairer et à classer. Les objets se manipulent et sont appariés à partir de la constatation de leurs caractéristiques. Les objets vivants qu'observe au long cours cet *Homo* en train de se faire sont d'abord lui-même et ses congénères dans leur variété individuelle de taille, poids, pilosité, forme, couleur, etc., et tous les animaux visibles à l'œil nu dont il est entouré. La classification bute sur un même fait : toutes les espèces, aussi dissemblables soient-elles, entre elles et en leur propre sein, sont partagées par une même constante, ni maniable ni récusable : la différence sexuée, avec de mêmes composantes anatomiques et physiologiques et la production d'humeurs différenciées.

L'identique et le différent...

J'y vois la base objective et irrécusable d'un système englobant de classification selon l'identique et le différent du point de vue du sujet parlant. Cette catégorisation dualiste de base est à mes yeux issue de l'observation liminaire de la différence sexuée sur laquelle la volonté humaine n'a pas de prise. Elle est au cœur de

tous les systèmes de pensée dans toutes les sociétés. Tous fonctionnent en effet avec des catégories dualistes, des oppositions binaires de caractère concret ou abstrait, lesquelles se trouvent, surtout les concrètes, connotées du signe du masculin et du féminin. Cette universalité, quelles que soient les souches humaines originelles, plaide pour une même cause, laquelle réside moins dans un câblage cérébral naturel qui serait le même pour tous, que dans l'effet que produisent les constantes observées sur la constitution même de ce câblage. Nous penserions sans doute différemment si nous n'étions pas sexués et soumis à cette forme particulière de reproduction qu'est la procréation. L'appréhension intellectuelle de la différence sexuée serait ainsi concomitante de l'expression même de toute pensée.

Sont ainsi connotées alternativement des caractères masculin et féminin, dans notre culture, les oppositions ordinaires suivantes : chaud/froid, sec/humide, actif/passif, rugueux/lisse, dur/mou, sain/malsain, rapide/lent, fort/faible, belliqueux/paisible, compétent/incompétent, clair/obscur, mobile/immobile, extérieur/intérieur, supérieur/inférieur, aventureux/casanier, etc., mais aussi abstrait/concret, théorique/empirique, transcendant/immanent, culture/nature, etc.

Cela dit, il n'y a rien là-dedans que la reconnaissance de l'altérité, de la différence duelle. Pourquoi la hiérarchie, signe de l'inégalité, s'est-elle insinuée au cœur de cette banale balance opposant deux à deux des termes antithétiques qui devraient avoir la même valeur ? Et pourquoi cette hiérarchie s'instaure-t-elle de manière telle que, de façon systématique, les catégories marquées du sceau du masculin sont supérieures aux autres ? L'ordre des catégories peut varier selon les

sociétés, c'est le cas par exemple pour actif/passif ou Soleil/Lune, mais la valorisation est toujours masculine alors qu'elle se déplace objectivement d'un terme à l'autre d'un même doublet.

... et la valence différentielle des sexes

Avant de tenter de répondre à ces questions, interrogeons-nous d'abord sur l'instauration de ce que j'ai appelé la « valence différentielle des sexes », à la fois pouvoir d'un sexe sur l'autre ou valorisation de l'un et dévalorisation de l'autre. Telle que je l'ai vue apparaître dans l'étude de systèmes de parenté, la valence différentielle des sexes fait que le rapport masculin/féminin est construit en général sur le modèle parent/enfant, aîné/cadet et, plus globalement, sur le modèle antérieur/postérieur ou l'antériorité vaut supériorité et autorité, selon le principe de la différence des générations, et non sur le simple modèle de la complémentarité. Elle est là, présente, au moment où se mettent en place selon la théorie lévi-straussienne les fondements du social : prohibition de l'inceste, exogamie, lien légal unissant les groupes (mariage) et répartition sexuelle des tâches. Se fondant sur l'observation ethnologique des faits qui ne souffre pas vraiment d'exception, Lévi-Strauss présente la prohibition de l'inceste comme une renonciation par des hommes à user sexuellement et à des fins reproductives de leurs filles et de leurs sœurs dans leurs groupes de consanguinité pour les échanger contre celles d'autres hommes appartenant à d'autres groupes, établissant ainsi les prémisses d'une vie sociale paisible et réglée³. Mais, pour que les hommes échangent entre eux les filles de leurs groupes respec-

tifs, il fallait qu'ils en eussent d'ores et déjà le droit reconnu et le pouvoir. Si la valence différentielle des sexes n'avait pas été là en même temps, légitimant cette mainmise, nous devrions observer des sociétés échangistes fonctionnant dans les deux sens et pour les deux sexes en quantité égale, suivant des règles diverses dont nous pouvons imaginer la nature. Or ce n'est vraiment pas le cas. La valence différentielle des sexes est donc là dès l'origine du social. C'est à mes yeux la ligature sans laquelle les autres conditions du social citées ci-dessus et qui fonctionnent toujours de nos jours n'auraient pu s'instaurer.

Un socle dur d'observations primordiales

Il est également important d'avoir à l'esprit que d'autres éléments appartiennent aussi au socle dur et primordial dés observations faites par nos lointains ancêtres : la vie s'accompagne de la mort ; la chaleur du sang connote la vie et le sang perdu par les femmes signale leur moindre chaleur par rapport aux hommes ; la copulation est nécessaire pour qu'il y ait naissance ; tous les actes sexuels ne sont pas nécessairement féconds ; les parents précèdent les enfants et les aînés les cadets ; les femmes se reproduisent à l'identique mais elles ont aussi la capacité exorbitante de produire des corps différents d'elles. Et d'autres encore.

Venons-en maintenant à la première question, celle de l'instauration d'une hiérarchie au cœur des catégories qui servent à dire l'identique et le différent. Une réponse, partielle, repose sur le fait que la notion d'équilibre est une notion abstraite, qui n'existe pas dans la nature, et qui est donc l'objet de quêtes cons-

tantes. Pour cette raison, les catégories dualistes sont toujours inégales en valeur.

Pour répondre à la deuxième question, celle de la valorisation systématique du masculin, j'ai tout d'abord pensé, je le rappelle, que la source de la hiérarchie se trouvait implicitement dans l'observation de certaines caractéristiques de la différence. La valeur serait déniée au féminin parce que les pertes de sang menstruelles ne peuvent être que subies, alors que la valeur du masculin dépend de la capacité volontaire d'influer ou non sur des phénomènes biologiques : faire saigner ou se faire saigner⁴. Mais c'est poser comme existant déjà au préalable la valorisation du vouloir (masculin) sur la passivité (féminine). Ainsi, même si cet argumentaire psychologique peut être retenu, car il est évident que des classements intellectuels ne peuvent être dépourvus d'affects et d'émotions, ce n'est pas là néanmoins le moteur efficace.

À la lumière de l'ethnologie, de la philosophie antique, des littératures traditionnelles, on voit exister, à côté d'un système social d'appropriation des femmes par leurs pères et frères qui disposent d'elles pour se procurer des épouses, et, légitimant ce système, des appareils de pensée qui, sur le mode conceptuel, desaisissent les femmes de leur étrange pouvoir procréateur des enfants des deux sexes. Ils donnent aux hommes le rôle principal. Il n'existe pratiquement pas de société où tout dans la procréation soit censé provenir des femmes exclusivement. En revanche, y compris dans des sociétés de droit matrilinéaire, on trouve fréquemment que la femme est réduite au rôle soit de contenant (une matrice), soit de véhicule - lieu de passage parfois éclair comme c'est le cas par exemple dans la représentation de Jésus conçu par l'oreille et simul-

tanément éjecté du flanc de Marie. Le plus souvent, on se représente la procréation comme un partage des apports même si l'apport principal en valeur vient de l'homme. Prenons le cas d'Aristote qui démontre que la femme ne serait que matière, proliférant de manière anarchique et monstrueuse si cette matière n'était dominée et maîtrisée par la force du *pneuma* de la semence masculine, qui apporte la vie, le souffle, l'esprit, la forme humaine, l'identité, valeurs nobles opposées à l'opaque matière féminine indifférenciée⁵. Cette manière de penser, qui s'élabore à partir des croyances de l'époque, n'est pas un hapax.

On la retrouve à peu de choses près dans les sociétés traditionnelles. Ces systèmes idéologiques de dépossession s'accompagnent d'une théorisation raffinée des humeurs du corps (leur nature, leur rôle, leur production), des rapports du chaud et du froid dans l'organisme, des types d'alimentation ou de régime de vie qui peuvent influencer et améliorer le résultat de l'acte procréateur.

L'importance et la quasi-universalité de ces représentations qui dessaisissent les femmes de leur capacité brute de fécondité montraient assez que le moteur de la hiérarchie était bien là : dans l'appropriation de la fécondité et sa répartition entre les hommes. Les femmes ont été tenues pour le bien le plus nécessaire à la survie du groupe. Sans reproductrices, il n'y a plus d'avenir. Étant donné le temps nécessaire à la fabrication *in utero*, au nourrissage au sein, à l'apprentissage de l'autonomie physique, une conclusion s'imposait : il fallait en outre que les femmes soient appropriées pour que les mâles ne courent pas le risque de voir le fruit convoité leur échapper au profit d'autrui, de même que le lien social de l'échange entre groupes partenaires

était nécessaire pour ne plus risquer la mort dans des raids de prédation quand les femmes font défaut au sein du groupe. L'enlèvement permanent des Sabines est un sport mortel. L'ethnologue britannique Edward Tylor avait raison quand il déclarait à la fin du XIX^e siècle que l'humanité a dû très tôt choisir entre se marier à l'extérieur ou se faire tuer à l'extérieur⁶. La règle sociale de l'exogamie a fait de l'échange de ces « ressources humaines » si utiles un sport tout aussi passionnant stratégiquement que la guerre ou la prédation, sans que les femmes perdent dans l'affaire leur caractère de butin. Le butin, la prise, l'objet d'échange et de manipulation n'est jamais considéré comme un partenaire égal en droits à celui qui le possède ou qui considère avoir le droit d'en disposer à son gré. Le grand ressort de cette appropriation, pour qu'elle soit totalement efficace, est ainsi le déni des capacités féminines de procréation. Ce déni opère au cœur des systèmes conceptuels relatifs à la procréation qui justifient l'appropriation des femmes par un renversement des causalités, leur éviction des tâches que l'ordre social pose comme nobles et l'établissement d'un corps de jugements de valeur fondés sur le dénigrement, que nous voyons toujours opérer de nos jours y compris dans nos sociétés.

On voit ainsi que des éléments de réflexion sur les observations du socle dur primordial ont joué un rôle majeur dans cette dépossession infligée aux femmes. Le premier élément procède du besoin de trouver une raison à cette capacité des femmes, que nous avons appelée « exorbitante », à produire les enfants des deux sexes, c'est-à-dire à faire non seulement de l'identique mais aussi du différent. Comment cela est-il possible ? C'est une question essentielle pour l'humanité qui

ignore la rencontre des gamètes. Une réponse s'impose dans tous les cas, fortement majoritaires, où l'idéologie ne fait pas du sexe de l'enfant l'effet de la volonté d'une puissance extra-humaine : si les femmes font des fils, c'est l'indice qu'ils sont mis en elles par la semence masculine. Elles ne font que les abriter et en accoucher. Un pas de plus, et c'est la théorie aristotélicienne : un rapport réussi est celui où la semence impose le masculin à une matière féminine qui se reproduirait autrement à l'identique. Pour Aristote, la naissance des filles est la première monstruosité, elle signe l'échec du masculin, lors d'une épreuve de force constamment renouvelée, pour des raisons dues à des déficits particuliers en fonction de l'âge (trop jeune, trop vieux), du temps, de la nourriture, de la position, etc.

L'autre élément aggravant de cette réflexion est la déduction, là aussi universelle, que si seules les femmes sont capables de porter et d'accoucher, elles sont seules aussi responsables de la stérilité. Parfois, ce mauvais vouloir du féminin, qui lui serait naturel et consubstantiel, doit alors être forcé et contraint par la puissance mâle. Ainsi pensent par exemple les Indiens Navajo⁷.

Un pas de plus : les hommes ne peuvent faire leurs fils

J'ai fait depuis un pas de plus, aussi bien à la lumière des faits ethnographiques que de l'analyse de discours. Ce n'est pas tant parce que les femmes ont le privilège d'enfanter les individus des deux sexes qu'il est nécessaire de s'appropriier leur fécondité, de se les répartir entre hommes, de les emprisonner dans les tâches domestiques liées à la reproduction et à l'entretien du groupe et, simultanément, de dévaluer le tout

– en obtenant de surcroît l'assentiment des femmes assujetties à leur soumission par le maintien de l'ignorance notamment – que pour une autre raison, très proche et pourtant différente.

Pour se reproduire à l'identique, l'homme est obligé de passer par un corps de femme. Il ne peut le faire par lui-même. C'est cette incapacité qui assoit le destin de l'humanité féminine. On notera au passage que ce n'est pas l'envie du pénis qui entérine l'humiliation féminine mais ce scandale que les femmes font leurs filles alors que les hommes ne peuvent faire leurs fils. Cette injustice et ce mystère sont à l'origine de tout le reste, qui est advenu de façon semblable dans les groupes humains depuis l'origine de l'humanité et que nous appelons la « domination masculine ».

Le paradis sans altérité

Des preuves, il y en a. D'abord ces mythes si nombreux qui posent un monde excellent au départ et perverti par la suite. Quel était ce monde excellent ? Il était fait de parties autonomes unisexuées, femmes d'un côté, hommes de l'autre, où tous jouissaient des mêmes capacités et des mêmes modes de vie, chaque groupe sexué se reproduisant seul, à l'identique. L'harmonie primitive est dans l'absence d'altérité, avant qu'elle soit gâchée par un événement violent, une disruption. En Afrique de l'Ouest par exemple, la disruption est causée par le désir des hommes, élément du récit inexpliqué qui les rend insatisfaits de leur tranquille condition. Ils découvrent l'usage, non reproductif évidemment, qui peut être fait du corps des femmes qu'ils rencontrent dans leurs pérégrinations : une copulation pour le plaisir.

Les femmes acceptent. La divinité créatrice s'en fâche et, après quelques rappels à l'ordre, contraint les groupes unisexués à vivre ensemble aux dépens de la belle harmonie perdue, enlevant de surcroît aux hommes la capacité qu'ils avaient de porter et d'enfanter leurs fils. C'est cela le paradis perdu.

D'autres mythes, également nombreux dans d'autres régions du monde, font état de poches résiduelles d'une humanité d'avant l'humanité présente, d'avant le désastre de la vie commune et de la procréation sexuée. Il s'agit d'îles de femmes, perdues dans les océans, où des femmes entre elles, que découvre un voyageur égaré, continuent de se reproduire à l'identique par parthénogénèse ou grâce à l'ensemencement par le vent, le soleil, les plantes...

À côté de ces mythes de fondation, il y a des discours beaucoup plus actuels. Napoléon explique la non-reconnaissance des droits civils et politiques des femmes dans le Code civil par le fait que la femme appartient à son mari et que son devoir est de lui donner des fils. Dans un de ses discours, Ali Bel Hadj, vice-président du FIS algérien, déclare crûment : « La femme est une reproductrice d'hommes. Elle ne produit pas de liens matériels mais cette chose essentielle qu'est le musulman⁸. » Est obliéré le fait qu'une femme enfante aussi des filles et des musulmanes. Cela en réalité ne compte pas. Il faut des filles, certes, mais le corps de la femme (un féminin générique comme la matière aristotélicienne) est ce mal nécessaire par lequel il faut passer pour faire des hommes et accessoirement d'autres femmes, qui n'ont de réalité intrinsèque qu'en tant que futures reproductrices d'hommes.

Un fils à tout prix

Nous savons l'importance que bien des peuples mettent dans la naissance du fils. L'idéologie s'en mêle. Quand les individus veulent à toute force des fils, cela conduit à un fort déficit en naissances féminines dans les pays où la démographie est sévèrement contrôlée comme l'Inde ou la Chine (où le *sex-ratio* est actuellement de 117). Ce déficit est dû au fait qu'on avorte des fœtus féminins identifiés par l'échographie, ou qu'on tue les filles à leur naissance, ou encore qu'on les abandonne dans des orphelinats – dont on parle en France comme de mouroirs d'enfants, c'est-à-dire de façon neutre, alors qu'ils sont peuplés à 98 % de filles, les autres (2 %) étant des garçons dont la débilité physique ou mentale explique l'abandon par leurs parents. Car les femmes souscrivent, par la force de l'idéologie et par l'intériorisation qu'elles en font, à un système qui les met au service de la procréation du masculin. Récemment encore, une émission télévisée sur la naissance en Russie montrait des femmes qui espèrent avoir un garçon « pour faire plaisir à leur mari » car « la famille veut un fils. Un fils, c'est l'héritier⁹ ». En peu de mots, l'essentiel est dit.

dc. Ainsi, le destin des femmes aurait été scellé dès l'origine de la pensée consciente, sur la base à la fois, d'une part de l'observation de la différence sexuée qui conditionne l'émergence pour la pensée des catégories binaires, hiérarchisées et valorisées parce qu'elles sont connotées respectivement des signes masculin et féminin, et d'autre part du fait que les hommes doivent passer par les femmes pour se reproduire à l'identique,

ce qui implique l'appropriation et l'asservissement de ces dernières à cette tâche, et leur infériorisation.

Un levier essentiel : le droit à la contraception

Quel est donc le levier assez fort pour sortir de cet engrenage ? La conclusion s'impose vite. Si les femmes ont été mises en tutelle et dépossédées de leur statut de personne juridiquement autonome, qui est celui des hommes, pour être confinées dans un statut imposé de reproductrices, c'est en leur rendant la liberté dans ce domaine qu'elles vont acquérir à la fois dignité et autonomie. Le droit à la contraception, avec ce qu'il implique en amont – consentement, droit de choisir son conjoint, droit au divorce réglé par la loi et non simple répudiation, interdiction de donner en mariage des fillettes prépubères, etc. –, celui de disposer de son corps, constitue le levier essentiel parce qu'il agit au cœur même du lieu où la domination s'est produite. C'est la première marche : le reste, pour nécessaire et significatif qu'il soit – revendication de parité politique, d'égalité d'accès à l'enseignement, d'égalité professionnelle, salariale et de promotion dans l'entreprise, de respect dans les esprits et dans les mœurs, de partage des tâches, etc. –, ne peut avoir d'effet significatif et durable si cette première marche n'est pas gravie par toutes les femmes.

C'est là l'argument ou plutôt le message essentiel de ce livre.

Il est divisé en trois grandes parties. La première – *Idées reçues toujours actuelles* – examine quelques (et seulement quelques) grands arguments encore utilisés de nos jours dans nos sociétés pour légitimer une

« infériorité » féminine : il s'agit d'abord dans « La tête des femmes » de la recherche de différences significatives cérébrales et cognitives qui assoiraient cette infériorité. « Le danger des femmes » est celui qui est censé venir des femmes, comme l'imputation qui leur est faite, en Afrique par exemple, de la contamination des hommes par le virus du sida et, réciproquement et non contradictoirement, de la possibilité pour les hommes de se débarrasser du mal et du virus en couchant avec des fillettes pourvu qu'elles soient vierges et impubères ; deux autres chapitres traitent de la violence des femmes et du rapport immanence/transcendance tel, notamment, qu'il est sous-jacent à la pensée de Simone de Beauvoir.

La deuxième partie – *Critique* – fait en trois chapitres la critique de cette situation et pose la question non seulement des droits des femmes, mais d'un certain droit d'ingérence. Ou plutôt, elle présente une réflexion sur l'argument de la différence culturelle qui est généralement utilisé pour récuser d'avance toute ingérence en ce domaine. Or il n'y a là rien de spécifiquement culturel, au sens où chaque peuple aurait en effet sa manière propre et originale de voir et de construire ce rapport, mais au contraire un souci uniforme, sans nuance et massif, et donc politique, de maintenir une division et une hiérarchie considérées comme fondamentales pour le maintien du fonctionnement de sociétés fondées sur le privilège des mâles.

La troisième partie – *Solutions et blocages* – examine trois solutions et deux blocages. La solution fantasmatique fondée sur l'action des hommes en matière de procréation et de reproduction (qu'en serait-il d'une société dont la reproduction serait assurée exclusivement par le clonage, par exemple ?) ; la solution

récemment apparue et fondamentale de la contraception, comme bouleversant de fond en comble le rapport des catégories du masculin et du féminin ; enfin, la question de la parité politique telle qu'elle a été posée depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours, notamment à travers les débats qu'elle a suscités en France. Enfin les obstacles : un chapitre est consacré à la prostitution. L'idée maîtresse en est que la prostitution, qui stigmatise les prostituées et non les clients, est un effet obligé de la toute-puissance accordée à l'homme, de l'absence intime de frein mis à la pulsion sexuelle masculine et à son expression (on ne parle pas ici de désir amoureux), et enfin de l'idée sous-jacente que le corps des femmes, quand il n'est pas approprié et jalousement gardé par un autre homme, appartient à tous. Viols, « tournantes », prostitution sont des traductions de ce complexe d'idées qui ne sont jamais clairement exprimées. Je prends parti, dans ce chapitre, contre la tendance à banaliser la prostitution en en faisant un travail comme les autres, tendance légalisée en Allemagne et aux Pays-Bas. Une action auprès de l'Europe est en cours, pour étendre juridiquement cette manière de voir aux pays membres. Ce serait un désastre, dans la mesure où il y a une contradiction profonde entre cette légalisation qui serait celle du droit irrefragable du mâle à assouvir sans frein ses pulsions sexuelles, et la mesure qui accorde aux femmes la dignité, l'autonomie et le statut de personne en leur reconnaissant le droit à la contraception. Le dernier chapitre traite des domaines qui restent à conquérir dans le monde du travail, le monde domestique, celui de la pensée et des représentations tel qu'il s'exprime notamment par la publicité, le cinéma, les arts, etc. ; il traite aussi de la maternité et de l'extension des acquis modernes au monde non

occidental. Ce chapitre est naturellement problématique. Il ouvre la voie à de nouveaux travaux.

Dans ce travail qui porte sur le monde contemporain, j'ai accordé une grande place à la presse considérée comme source partagée d'informations, de savoirs, de représentations et également comme parole aussi digne de foi que celle des informateurs sur le terrain.

Qu'il me soit permis de remercier ici trois personnes dont le soutien moral, les commentaires intellectuels et l'aide pratique ont été pour moi, à des titres divers, nécessaires et essentiels : Jeanne Bénichou, Élisabeth Graf et Catherine Izard, ma fille.